

Garik GALSTYAN
Professeur
Université de Lille, France

Problèmes de traduction d'éléments culturels (À l'exemple de la traduction du livre autobiographique de Tatiana Mouromzeff- Saarbekova *À la recherche de ma Russie*)

Résumé: La transmission du culturel fait partie des tâches du traducteur qui a comme objectif de faire connaître une œuvre/un auteur à un lecteur étranger. Les éléments culturels sont liés à la culture de départ et sont susceptibles d'engendrer des problèmes de traduction. Il s'agit notamment des noms propres, des noms et des expressions liés au régime politique, aux traditions et habitudes, au système d'éducation, aux références à l'histoire et à l'art, etc. Les choses se compliquent lorsque la culture d'arrivée de l'auteur devient, en fin de compte, la culture de départ. Peut-on pourtant le considérer comme un auteur biculturel? Quelles sont les complications de traduction d'un auteur qui n'est ni écrivain ni chercheur mais qui a eu l'audace de prendre sa plume pour relater l'histoire mouvementée de sa célèbre famille à travers la révolution russe et les purges staliniennes? Quels types d'approches le traducteur est-il amené à adopter contre l'intraduisibilité afin de s'adapter au lecteur de la langue cible? Enfin, quelle est la finalité de la traduction du culturel de ce type de récits autobiographiques?

Mots-clés: éléments culturels, langue cible, récit autobiographique, culture de départ

Abstract. The transmission of culture is part of the tasks of the translator who has the objective of making a work/author known to a foreign reader. Cultural elements are linked to the source culture and are likely to cause translation problems. These include proper

names, names and expressions related to the political regime, traditions and habits, the education system, references to history and art, etc. Things get complicated when the author's arrival culture ultimately becomes the departure culture. Can we consider him as a bicultural author? What are the translation complications of an author who is neither a writer nor a researcher but who had the audacity to take up his pen to relate the turbulent history of his famous family through the Russian Revolution and the Stalinist purges? What types of approaches does the translator have to adopt against untranslatability in order to adapt to the reader of the target language? Finally, what is the purpose of the cultural translation of this type of autobiographical story?

Keywords: cultural elements, target language, autobiographical narrative, source culture

«Apprendre à parler, c'est apprendre à traduire» (Paz, *Traducción: literatura y literalidad* 157). Cette affirmation d'Octavio Paz (1972)¹ montre bien que l'activité de la traduction est caractéristique de l'homme. Selon le célèbre linguiste et traducteur français Georges Mounin,

Pour traduire une langue étrangère, il faut remplir deux conditions, dont chacune est nécessaire, et dont aucune en soi n'est suffisante: étudier la langue étrangère; étudier (systématiquement) l'ethnographie de la communauté dont cette langue traduite est l'expression. Nulle traduction n'est totalement adéquate si cette double condition n'est pas satisfaite (*Les problèmes théoriques de la traduction* 236).

Depuis les années 1950, la dimension culturelle a déjà été abordée dans le cadre des problèmes de langue et des pratiques de traduction. Le «tournant culturel» dans la traductologie a eu lieu deux décennies plus tard, dans les années 1970. L'approche anthropologique de la traduction a davantage valorisé les dimensions culturelles, humaines et sociopolitiques de l'opération traduisante dans un contexte politico-économique international, appelé la mondialisation, en pleine évolution sur fond des systèmes modernes de communication multilingues et de circulation de l'information.

1. Octavio Paz est poète, essayiste et diplomate mexicain, lauréat du prix Nobel de littérature en 1990. Il est aussi connu pour son engagement antifasciste et est considéré comme l'un des plus grands poètes de langue espagnole du xx^e siècle.

La traduction a toujours été «comme un moyen de contacts entre cultures» (Meschonnic, *Poétique de traduire* 13). Elle n'est pas un simple acte linguistique mais le fruit d'un ensemble de relations sociales et culturelles imbriquées entre la culture de départ et la culture étrangère. Toute traduction est, d'une certaine manière, une communication interculturelle qui contribue à la connaissance de la culture de l'Autre, un «observatoire des faits de langue en situation de communication» (Gile, *La traduction. La comprendre, l'apprendre* 265). Jean-Louis Cordonnier met également l'accent sur cela en constatant que «de tout temps la traduction a été l'un des rouages essentiels des échanges interculturels» (*Traduction et culture* 9). Ainsi, le rôle joué par les éléments culturels dans la traduction, surtout des textes littéraires et historico-politiques, reste central.

Un livre autobiographique

L'autobiographie est définie par le spécialiste français de l'autobiographie Philippe Lejeune comme «un récit rétrospectif en prose qu'une personne réelle fait de sa propre existence, lorsqu'elle met l'accent sur sa vie individuelle, en particulier sur l'histoire de sa personnalité» (*Le Pacte autobiographique* 14). Toute autobiographie repose sur deux principaux choix: «celui déjà fait par la mémoire, et celui que fait l'écrivain sur ce que la mémoire lui livre» (*L'autobiographie en France* 17).

À ce propos, André Gide remarque: «Les Mémoires ne sont jamais qu'à demi sincères, si grand que soit le souci de vérité: tout est toujours plus compliqué qu'on ne le dit» (*Si le grain ne meurt* 281). André Maurois est plus «catégorique» et dresse un catalogue des «péchés capitaux» (Lejeune, *L'autobiographie en France* 59) de l'autobiographie qui la déforment, la rendent inexacte ou mensongère: oubli naturel, oubli volontaire pour raisons esthétiques, censure naturelle, censure par pudeur, illusion rétrospective et rationalisation de la mémoire, discréption légitime par rapport à ses proches (Maurois, *L'autobiographie* 128-155).

L'historien suisse des idées Jean Starobinski considère que toute autobiographie est une auto-interprétation (*La relation critique* 85). En s'adressant au passé, l'auteur souhaite avant tout montrer ce qu'il fut et ce qu'il est ensuite devenu, autrement dit, il veut raconter sa transformation intérieure graduelle en y associant le lecteur. C'est finalement le principal mobile de l'écriture autobiographique. Certes, dans cet exercice, tout ce qui

est moins agréable, négatif, ce qui rappelle de mauvais souvenirs, est souvent retouché, oublié ou omis.

Rappelons cependant qu'une autobiographie est avant tout une construction de soi-même et la «vérité qu'il [l'auteur] cherche n'est pas du même ordre que celle de l'historien» (Lejeune, *L'autobiographie en France* 60). Cette quête de la vérité représente un acte courageux. Le mécanisme et le mode d'emploi sont donc différents, et le dosage de l'information dévoilée dépend de la personnalité de l'auteur, de ses objectifs poursuivis sur le chemin de sa reconstruction, etc. «La dépersonnalisation des rapports humains fait que l'individu désire sur le plan de l'écriture reconstituer son identité sur le plan de la publication ou de la lecture, établir un contact direct avec autrui» (*Ibid.* 73).

L'autobiographie étant une restitution rétrospective, le narrateur crée une cohérence dans son récit sans que cette cohérence ait réellement existé au moment de l'exécution des actes. Donc, tout auteur essaye de rationaliser les choses en rendant le hasard régulier.

Présentation du livre

Le livre de Tatiana Mouromtseva-Saarbekova est un récit autobiographique («écriture de soi») avec un accent mis sur le contexte socio-historique dans lequel se sont déroulées sa propre vie et celle de ses célèbres ancêtres. L'auteure restitue son destin personnel en le plaçant dans le rythme de l'histoire, qu'elle juge intéressant de transmettre. Vu les qualités littéraires du livre, on peut également l'apprécier en tant qu'œuvre littéraire. Ce récit autobiographique se distingue néanmoins des mémoires, car il a comme sujet principal la vie privée de l'auteur tandis que les mémoires sont avant tout centrés sur une période ou une époque historique.

Dans ce récit, l'auteur, le narrateur et le personnage principal («pacte autobiographique») sont, de fait, représentés par la même personne. Néanmoins, le livre est une sorte d'hommage à la mère de l'auteur, ce qui incite à accepter la présence de la deuxième protagoniste. Les lignes étant difficiles à tracer, l'autobiographie s'arrête avec le décès de la mère de la narratrice.

Tatiana Mouromtseva-Saarbekova a commencé à écrire son livre à 75 ans passés, bien après le décès du principal témoin de ses mémoires, sa mère. De ce fait, ont été relevés, entre autres, certaines imprécisions et ambiguïtés dans son texte ainsi que des «blancs», des «oublis», un grand

nombre d'omissions qui se sont révélés lors de la lecture d'abord, et de la traduction ensuite. Tatiana a tenté de découvrir son passé et de le restituer au travers de sa narration personnelle et à partir des maigres souvenirs et témoignages qui lui sont restés. On sent également que certains souvenirs viennent d'autres personnes: ses sœurs ainées, sa mère, ses proches, etc.

Certes, il n'est pas facile de révéler toute la vérité sur sa propre vie, il faut en être conscient en lisant les livres autobiographiques. À ce propos André Maurois note justement:

Votre vie est écrite en *ut* mineur et en *sol* majeur. Vous le sentez, vous auriez beaucoup de mal à l'exprimer et au fond c'est ainsi que vous souhaiteriez que votre biographie fût écrite, avec effort, avec plaisir, avec hésitation, avec des retouches, avec un grand souci de la vérité aussi [...] (95).

Le livre de Tatiana Mouromtseva-Sarbekova raconte la construction de sa propre personnalité, de son identité qui est très fluctuante. Elle essaye aussi de «valoriser» subjectivement l'importance de la personnalité de sa mère, figure, au travers de laquelle elle relate son histoire familiale. Néanmoins, l'auteur réussit à entraîner le lecteur dans «son jeu», à vivre avec elle son temps et à la suivre à travers des récits qui couvrent plus d'un siècle d'histoire.

Le destinataire final de toute œuvre écrite est le lecteur. La narratrice non seulement transmet au lecteur l'histoire de sa vie et celle de sa famille mais également se révèle aux autres en invitant le lecteur à la découvrir, à l'analyser. Toute cette rhétorique de l'autobiographie progresse dans deux directions: l'inavouable et l'ineffable (Lejeune, *L'autobiographie en France* 55). Tatiana Mouromtseva-Sarbekova ne suit pas ce chemin, il y a très peu d'aveux dans son livre. Sa pudeur et sa religiosité représentent des filtres étanches pour ne pas franchir la ligne rouge tracée par elle-même mais aussi par ce qui restait de son entourage familial. Et cela surtout quand il s'agit de la sexualité et de la vie intime de ses personnages. Elle n'écrit rien sur sa vie intime, sur celle de sa mère elle ne raconte que quelques épisodes en choisissant rigoureusement ses mots. André Maurois dans *Aspects de la biographie* remarque que «la biographie est un genre qui touche à la morale et plus qu'aucun autre genre en littérature» (203). Tout l'ineffable invite le lecteur à faire fonctionner son imagination et à deviner les choses qui ne sont pas exprimées par des mots ou sont à lire entre les lignes.

Enfin, l'auteur écrit à la première personne et ses propos sont nécessairement subjectifs. Il faut donc en tenir compte lors de l'exercice de traduction.

Culture de départ versus culture d'arrivée

En parlant des complexités des rapports entre traduction et écriture personnelle, Raluca-Nicoleta Balaṭchi nous invite à prendre en compte «que les formes de l'autobiographie voyagent elles-mêmes entre plusieurs langues et cultures – comme le montre le phénomène actuel des écrits autobiographiques transculturels, où l'on écrit sur soi-même dans une langue autre» (*Défis de traduction d'un genre: l'autobiographie* 117). C'est justement le cas de Tatiana Mouromtseva-Saarbekova. La spécificité du récit biographique en question consiste dans le fait que l'auteur, tout en étant russe de naissance, raconte aux lecteurs français les réalités russes, impériales et soviétiques, qu'elle ne connaît pas profondément, car elle a quitté l'URSS à l'âge de sept ans et c'est le français qui est devenu sa nouvelle langue maternelle en se substituant au russe. C'est sa version subjective des choses, en partie altérée, qu'il fallait maintenant traduire en russe et présenter aux lecteurs russes dont une partie se sent concernée par l'époque et les évènements mais l'autre, notamment la génération postsovietique, les ignore ou les connaît mal.

Ainsi, avant d'aborder l'exercice de traduction d'un texte autobiographique, il convient tout d'abord de s'interroger sur la raison pour laquelle l'auteur s'est mis à écrire son récit de vie. Quel était son mobile, quelle était son intention? Laisser une trace, un témoignage? Lutter contre l'oubli? Quelle relation l'auteur entretient-il avec ses protagonistes, elle-même et sa mère? Qu'est-ce qu'elle attend de ses lecteurs? Il faut également tenir compte du fait que l'intention de l'auteur et la production finale de sa narration intérieure peuvent diverger. Les choses se compliquent lorsque la culture d'arrivée d'un auteur devient, en fin de compte, sa culture de départ. Peut-on pourtant le considérer comme un auteur biculturel? Tatiana Mouromtseva-Saarbekova s'est prononcée ainsi à propos de cette question:

C'est plus tard que je sentirai de plus en plus la déchirure, l'arrachement à ma culture d'origine, à ma famille et pourtant je suis bien adaptée à la France à qui je suis reconnaissante de m'avoir accueillie et permis de vivre décemment. Si, en France, il m'arrive de me sentir russe au milieu de mes amis, là-bas les réactions de mes compatriotes me surprennent parfois... et

je me sens française. Quand j'assiste à un spectacle qui me remue jusqu'aux tréfonds, je suis fière d'être russe, mais je suis trop habituée aux facilités et surtout à la liberté qu'offre la France pour avoir envie de la quitter. Au retour de ce premier voyage dans mon pays, j'ai compris d'une façon irréversible que le plus grand bien donné à l'Homme c'est la Liberté (*À la recherche de ma Russie* 123).

Le traducteur en tant que passeur d'informations et de messages

La façon de traduire dans toutes les cultures est différente. La traduction de l'original est tout sauf l'original. Il y a, certes, des pertes mais aussi des gains (Casanova, *La République mondiale des Lettres* 203). Le traducteur se charge de la mission d'abolir les barrières de frontières aussi bien linguistiques que culturelles.

Le premier réflexe lors de l'opération traduisante est la traduction littérale, mot-à-mot, fidèle au texte-source en partant du principe que tout dans un texte est voué à être reproduit. Et on se rend vite compte que ce n'est presque pas possible car chaque langue, comme chaque culture, dispose de moyens propres pour exprimer des idées. Dans *Le monolinguisme de l'autre*, Jacques Derrida écrivait à ce propos: «Un mot pour un mot, [...], syllabe par syllabe. Dès lors qu'on renonce à cette équivalence économique, d'ailleurs strictement impossible, on peut tout traduire, mais dans une traduction lâche au sens lâche du mot «traduction» (101-102).

En règle générale, le traducteur est devant deux principales stratégies quand il entreprend l'acte de traduction: soit il adapte le contenu du texte source au lecteur avec tous les compromis que cela pourrait engendrer, soit il invite le lecteur à s'adapter au contenu proposé par lui pour le texte cible. Dans les deux cas, le traducteur se place au centre des relations interculturelles, «entre les contraintes du texte de départ et les attentes du contexte culturel d'arrivée» (Jeanrenaud, *La traduction là où tout est pareil et rien n'est semblable* 18). Il remplit le rôle de médiateur entre des cultures différentes et agit en tant qu'agent principal de médiation interculturelle (Jeon et Brisset, *La notion de culture dans les manuels de traduction* 389–409) et, d'une certaine manière, transmet des valeurs. Jean-Louis Cordonnier explique ainsi cette posture: «La traduction se déployant au sein des rapports d'altérité, le traducteur se trouve devant la tâche d'avoir à importer des valeurs, des faits culturels. [...] Le traducteur est aussi celui qui, dans sa reconnaissance de l'autre, change les perspectives de sa communauté (*Aspects culturels de la traduction: quelques notions clés* 41).

Vladimir Macura va dans le même sens:

La traduction n'était pas considérée comme une soumission passive aux impulsions culturelles venues de l'étranger; au contraire, elle était considérée comme un acte actif, voire agressif, une appropriation de valeurs culturelles étrangères. Pour le dire de manière plus figurative, la traduction était considérée comme une invasion d'un territoire rival, une invasion entreprise dans le but de s'emparer d'un riche butin de guerre² (*Culture as Translation* 68).

Il ne faut donc pas ramener la relation entre le texte source et le texte cible à une correspondance exacte des éléments du texte. «Le terme «valeur» est utilisé pour préciser que l'opération traduisante ne se concentre pas uniquement sur les phénomènes linguistiques [...] ; elle est plutôt un processus de transfert culturel qui inclut un transfert linguistique» (Reiss and Vermeer, *Towards a General Theory of Translational Action. Skopos Theory Explained* 113).

C'est par le biais de la traduction qu'on a accès aux productions écrites en langue étrangère. Selon Fabrice Antoine, «Le traducteur est autant passeur de mots que passeur de culture, ou plutôt, [...] il est passeur de mots et contrebandier de culture, tant la culture est discrètement véhiculée par les mots» (*Lexiculturel, traduction et dictionnaires bilingues* 11)

Comment se construisent les rapports du traducteur avec la culture source et la culture cible dont l'une est sa culture propre, mais pas forcément, car parfois ces deux cultures peuvent être étrangères pour le traducteur. C'est exactement le cas lors de la traduction du livre de Tatiana Mouromtseva-Saarbekova. Le parcours antérieur du traducteur laisse son empreinte sur la manière avec laquelle la traduction est faite et le texte à traduire est abordé. J'avoue que les origines arméniennes (à moitié) de l'auteur du livre ont représenté le point de départ qui m'a incité à entreprendre cette opération de traduction. Dans mes recherches documentaires et mes lectures préliminaires, bien antérieurement à l'idée de traduire ce livre et même avant la rencontre avec la narratrice, j'ai creusé plus l'histoire des ancêtres arméniens de l'auteure et moins celle de ses ancêtres russes. Précisons aussi que je suis un enseignant-chercheur/historien avant d'être un traducteur.

2. “Translation was not seen as passive submission to cultural impulses from abroad; on the contrary, it was viewed as an active, even aggressive act, an appropriation of foreign cultural values. To put it more figurative language, translation was seen as an invasion of rival territory, an invasion undertaken with the intent of capturing rich spoils of war.”

Les rapports que le traducteur entretient avec l'auteur (encore vivant ou non), avec ses propres activités professionnelles et sa conception du monde laissent inéluctablement leur empreinte sur le choix de la traduction, sur la manière de traduire et sur les finalités de la traduction. Sa responsabilité est double: envers l'auteur et envers les lecteurs de la langue cible.

Finalement, c'est cette «pulsion de traduire qui fait du traducteur un traducteur». Et «il n'y a pas de traducteur sans position traductive» et «il y autant de positions traductives que de traducteurs» (Berman, *Pour une critique des traductions: John Donne* 74).

«Pré-traduction»: un exercice indispensable

La «fiabilité» de la traduction est conditionnée par le travail de recherche préliminaire mené par le traducteur: lecture de sources documentaires collatérales, de la littérature sur l'époque, etc. Avec la lecture attentive de l'original, tout ce travail préliminaire, une sorte d'imprégnation, représente ce que l'on appelle une pré-traduction.

Dans ce travail préliminaire, la connaissance de la civilisation, de la culture, des réalités de l'époque couverte par l'original est capitale. La connaissance même parfaite de la langue ne suffit pas pour une bonne traduction. Autrement dit, sans connaissance profonde de la culture de la langue étrangère on peut difficilement parler de la connaissance parfaite de cette langue. À ce propos Georges Mounin remarque: «Le traducteur ne doit pas se contenter d'être un bon linguiste, il doit être un excellent ethnographe» (*Linguistique et traduction* 50). C'est la raison pour laquelle les matières nommées «civilisation» ou «culture et société» sont obligatoirement enseignées en France lors des études des langues étrangères vivantes, et ceci à tous les niveaux. «Connaître une langue, c'est également connaître une ou plusieurs cultures qui y sont intimement associées» (Gile, *op. cit.* 13). Les traditionnels séjours linguistiques à l'étranger aident les étudiants à se familiariser avec les réalités socioculturelles des pays d'accueil, ce qui est censé représenter à terme le bagage cognitif indispensable, entre autres, pour le futur traducteur. Autrement dit, les connaissances extralinguistiques (vécu personnel, contacts dans la vie quotidienne, etc.) sont aussi importantes que la connaissance de la langue. Tout individu les emmagasine dans sa mémoire et les sort au moment propice. Il ne faut donc pas sous-estimer la culture générale (*world knowledge*) dans la traduction.

En corollaire, ajoutons encore une citation de Georges Mounin:

C'est la vieille idée des traducteurs gréco-latins, que pour traduire le sens, il ne suffit pas de connaître les mots, mais qu'il faut aussi connaître les choses dont parle le texte: la vieille idée d'Étienne Dolet, qui réclamait du traducteur non seulement la connaissance de la langue étrangère, mais celle du «sens et matière» de l'ouvrage à traduire (*Op. cit.* 234)

Intervention du traducteur dans le texte

L'aspiration à chercher des similitudes absolues dans la langue cible peut facilement générer des erreurs culturelles. Le traducteur se place devant une confrontation inévitable, celle de l'original avec sa propre traduction, entre la fidélité au texte source et la liberté de ses propres interprétations.

Selon Jean-Yves Masson, la lecture d'une traduction est toujours une lecture de soupçon (*De la traduction comme larcin: profondeur et fécondité d'un canular de Deszö Kosztolányi* 190) compte tenu du fait que le traducteur n'est pas l'auteur du texte original. Antoine Berman pointe aussi que la question de la véridicité est présente dans les textes traduits, ce qui conduit au jugement, à une «confiance limitée» (*Pour une critique des traductions: John Donne* 41; 65). Il faut également être conscient que toute traduction aura ses défauts. Par ailleurs, le traducteur a souvent envie de refaire sa propre traduction, de la perfectionner, au moins pour certains passages. Dans tous les cas, le traducteur est amené à être convaincant dans sa traduction, dans les choix qu'il a faits. En effet, à un moment donné, le lecteur commence à accepter que la traduction devienne une œuvre, une sorte d'original en langue cible.

Inutile de souligner que l'opération traduisante des textes littéraires autobiographiques n'est jamais neutre. L'appartenance culturelle du traducteur, ses rapports aux cultures d'arrivée et de départ jouent beaucoup lors du processus de traduction. Comme note Jean-Louis Cordonnier, «le traducteur, étant au cœur des relations d'altérité, constitue de par son activité traduisante, l'identité de sa propre culture» (*Aspects culturels de la traduction: quelques notions clés* 38) Ou encore Rachel May qui remarque que le traducteur est avant tout un lecteur du texte source qu'il perçoit à travers le prisme de sa propre culture qui fait des pressions supplémentaires sur lui (*The Translator in the Text: on Reading Russian Literature in English* 11-12.). Un certain façonnage du texte original dans une langue étrangère est donc inévitable lors de l'opération de traduction. Antoine Berman écrit à ce propos: «Dans la traduction traditionnelle, du traducteur jaillissent erreurs, infidélités, déformations. [...] Et pourtant ... que serait une

traduction sans ces opérations?» (*L'Âge de la traduction* 37). Jusqu'où peut aller l'interventionnisme du traducteur? Où sont situées les limites de sa liberté par rapport à l'original?

Eugene Nida a insisté sur le fait que «pour préserver le contenu du message, la forme doit être modifiée» (Nida and Taber, *The theory and practice of translation* 5). La «transformation de l'œuvre» lors de la traduction, afin de transmettre le message interculturel, se réalise sous différentes formes. Elle peut être au niveau non seulement du texte mais également des paratextes qui offrent un soutien précieux pour la traduction. Ces paratextes sont appelés par Antoine Berman l'«étayage de la traduction» (*Pour une critique des traductions: John Donne* 68). Le traducteur peut ajouter une introduction ou une préface/postface. Mais ce sont les notes explicatives qui sont le plus fréquemment ajoutées. Dans notre livre nous en avons 364 tandis que l'original n'en contenait que quelques-unes. Cela a été avant tout conditionné par la présence de référents culturels. Ces notes ont pour objectif de communiquer des informations plus ou moins complètes sur l'époque, sur les personnalités historiques et politiques, sur le monde de la culture, etc. Elles peuvent également approuver ou dénoncer la véracité des propos de l'auteur.

Notre ouvrage en russe est composé de deux parties: la traduction du récit autobiographique (150 pages) et des articles qui complètent ce récit (50 pages) et qui sont écrits par différentes personnes. La présence de cette deuxième partie était un compromis conclu avec l'auteure pour ne pas toucher au corps de sa narration et, en fin de compte, éviter le conflit avec elle tout en lui restant loyal, d'une certaine manière. C'est aussi une preuve de loyauté envers le lecteur en tant que destinataire final de la traduction, ce qui n'est pas négligeable. La seule exception a été faite pour l'article de Ludmila Mouromtseva sur son éminent ancêtre Sergueï Mouromtsev qui a été ajouté dans le corps du texte traduit. En intervenant ainsi, le traducteur a essayé de ne pas rompre, dans la mesure du possible et dans les limites qui lui ont été accordées, la logique de la narration dans la langue cible.

En fin de compte, traduire c'est aussi produire. À ce propos, Henri Meschonnic a noté que «traduire n'est traduire que quand traduire est un laboratoire d'écrire» (*Op. cit.* 459). Le traducteur choisit l'œuvre à traduire mais il ne choisit pas le contenu à traduire, d'où vient l'impulsion de «traduire-écrire». Ainsi, «le traducteur est dans le prêt à penser, le prêt à écrire» (*Ibid.*). Le traducteur est contraint de prendre ce risque d'écrire. Cependant, il faut veiller à un équilibre: d'une part, le lecteur de la langue

cible doit sentir que le texte est «étranger» et, de l'autre, il faut que ce même texte soit accessible, compréhensible, lisible pour lui. «Le traducteur n'est pas un passeur du sens des mots mais l'auteur de leur trame de relations nouvelles» (Darwich, *La terre nous est étroite et autres poèmes* 4). L'essentiel ici, à mon sens, est d'éviter une approche ethnocentrique de la traduction.

Dans ce contexte précis, le travail avec le rédacteur/éditeur, qui était la même personne, a été central. Il n'est pas intervenu dans le processus de traduction (il ne connaît pas le français) mais se montrait très interventionniste au niveau du texte traduit, de son adaptation fonctionnelle. D'une certaine manière, en tant que porteur de la culture russe, il complétait mes tâches. Et toutes ses interventions étaient du point de vue culturel et sous l'angle ethnocentré. Parfois il fallait trancher, faire des choix, et l'intégration de notes abondantes était la solution la plus acceptable pour ne pas intervenir, d'une manière sans gêne, dans le corps du texte traduit. Cependant, il n'y a pas d'exception à la règle.

La seule exception a été faite pour un paragraphe qui décrivait le crématorium. Il s'agit de la première visite de Tatiana de la tombe de son grand-père Sergueï Mouromtsev, le premier Président de la Douma d'État russe. Il est enterré dans le célèbre monastère Donskoï, désaffecté par le pouvoir communiste, sur le territoire duquel le régime soviétique a construit un crématorium. Ce passage a été extrêmement gênant pour l'éditeur qui le trouvait déplacé et inutile; il a insisté pour qu'on l'enlève du texte. Ce procédé n'est pas quelque chose d'exceptionnel, la traduction doit être adaptée au texte d'arrivée en fonction de son utilité, de sa finalité, de son *skopos*. Selon la théorie du *skopos*, le texte en langue d'arrivée prévaut sur le texte d'origine, car le contexte culturel est particulier et le public visé est différent. Il est donc tout à fait acceptable d'omettre pendant l'opération traduisante des passages entiers si cela sert à satisfaire les attentes du public cible.

Tatiana Mouromtseva-Saarbekova a été élevée dans un couvent et était très religieuse. Elle parlait facilement de la mort, de la fin de vie, c'est la raison pour laquelle elle s'est livrée à une description naturaliste en oubliant le contexte de la visite – première «rencontre» avec son éminent aïeul – censé être un moment sublime³. La traduction vers la langue cible doit

3. Le passage supprimé: «Il y avait effectivement autre chose à voir dans le cimetière: le crématoire. Les cercueils y arrivaient à une cadence vertigineuse, en un défilé sans fin. La famille du défunt entourait le cercueil, découvert selon la coutume russe, un bouquet de fleurs posé à côté du visage du mort. Les assistants ne savaient quelle attitude prendre. Avant que le défunt ne soit descendu dans le four, un photographe

prendre en compte les attentes du public visé en ce qui concerne les valeurs et les coutumes auxquelles il tient. Ainsi, la fidélité au texte source se situe dans la finalité de la traduction qui vise un public «qui devra recevoir le document traduit comme si ce dernier avait été rédigé par quelqu'un de même culture» (Gouadec, *Le traducteur, la traduction et l'entreprise* 4).

Par le biais de la traduction, on met en circulation des idées, et le traducteur jouit souvent de sa vocation de vulgarisateur aussi. Comme le remarque Antonio Lavieri, «la traduction et ses imaginaires fonctionnent toujours comme un mode possible de rapport au réel – au monde et à ses versions – qui intègre les mécanismes sociaux, épistémiques, cognitifs et culturels de la réception» (*Des mondes et des versions: quand traduire c'est faire* 12).

Cas de traduction d'éléments culturels

Quelle est la finalité de la traduction du culturel de ce type de récits autobiographiques?

Les éléments culturels sont liés à la culture de départ et sont susceptibles d'engendrer des problèmes de traduction. Il s'agit notamment des noms propres, des noms et des expressions liés au régime politique, aux traditions et habitudes, au système d'éducation, aux références à l'histoire et à l'art, etc. Parfois même la traduction des références culturelles pose plus de problèmes au traducteur que celles des tournures linguistiques.

Comprendre correctement les mots sortis de leur contexte culturel ne s'avère pas productif. Une approche ethnologique/culturelle, une étude des phénomènes culturels locaux sont donc indispensables dans l'opération de traduction. Les erreurs de traduction ont ainsi pour cause la connaissance insuffisante de la langue et de la culture étrangères susceptible de générer une lecture complètement différente du texte-source (Schwerter, *Tout est dans la taille des carreaux. Les erreurs culturelles: un défi en traduction littéraire* 35).

Quelles sont les complications de traduction d'un auteur qui n'est ni écrivain ni chercheur mais qui a eu l'audace de prendre sa plume pour

prenait un cliché de la famille... Puis le cercueil s'enfonçait lentement, accompagné au violon d'une musique de circonstance. C'était d'une tristesse sans espoir. Nous n'avons pas attendu le retour des cendres» (Mouromzeff, *À la recherche de ma Russie* 117-118). Tous les exemples *infra* qui vont suivre sont tirés de cette référence: Tatiana Mouromzeff, *À la recherche de ma Russie*, Adlis, Lille, 2006.

relater l'histoire mouvementée de sa célèbre famille à travers la révolution russe, les purges staliniennes et le dégel khrouchtchévien?

Le quartier où nous habitions alors est célèbre aujourd'hui à Moscou, à cause de la piscine **olympique** en plein air chauffée, creusée au temps de Staline, à la place de la basilique du **Sauveur**, qu'il avait fait détruire. Depuis 1994, la piscine a disparu et la basilique a repris sa place, sur les **berges de la Moskova, en face du Kremlin** (12)⁴.

Dans ce paragraphe, l'auteur parle d'un des anciens quartiers au cœur de Moscou, qui est «célèbre à cause de la piscine olympique». Pour le lecteur russe, le quartier est tout d'abord célèbre par ses monuments historiques. La piscine n'a pas été spécialement creusée, c'était la fondation d'une autre bâtie, le Palais des Congrès, qui n'a pas été achevée et a été remplacé par celui-là. Il convient aussi de donner entièrement le nom de la basilique, ce qui n'est pas le cas du texte français. Certes, la piscine a «disparu», mais «a été démolie» (traduction russe) est beaucoup plus explicite. Enfin, en ce qui concerne l'emplacement géographique du monument, il fallait le remonter plus haut (mais pas à la fin) quand on mentionne pour la première fois le lieu.

Une visite à Sainte Sophie, dans le Kremlin, s'impose. Le monument du millénaire présente les statues en bronze des grands Russes: Sainte Olga, son petit-fils Vladimir, [...], Pierre le Grand, qui voulut **plus tard** occidentaliser son pays et édifia Saint Pétersbourg (110)⁵.

4. Tous les exemples de traduction *infra* qui vont suivre sont tirés de cette référence: Tatiana Mouromzeff-Saarbekova, *À la recherche de ma Russie* [«В поисках моей России»], Koktebel [«Коктебель»], Feodosia-Moscou, 2022. En gras ce sont les passages reformulés/explicités ou ajoutés.

«**Старинный** район, где мы жили, **известен своими замечательными памятниками архитектуры**. До 1931 года, на берегу **Москвы-реки, напротив Кремля**, располагался величественный Храм **Христа Спасителя**: его снесли по указанию Сталина. В конце 1950-х годов на его месте соорудили **большой открытый подогреваемый бассейн «Москва»**. В 1994-м бассейн **разрушили**, и началось **воссоздание храма на его прежнем месте**» (17).

5. «Мы не могли не посетить Софийский собор в Кремле. **Напротив Собора** – отлитый из бронзы монумент ‘Тысячелетие России’: на нем представлены **скульптурные группы**, в которых изображены великие деятели государства: Святая Ольга, ее внук Владимир, [...], Петр Великий, основавший Санкт-Петербург и желавший привить народу западноевропейский образ жизни. И еще многие другие выдающиеся люди России...» (100).

Dans ce deuxième exemple, la description de la cathédrale de Sainte Sophie est assez sommaire. On peut avoir l'impression que le monument du Millénaire se trouve dans la cathédrale. Parmi les «grands Russes», l'auteur ne cite que trois d'entre eux sans mettre les trois points ou ajouter «etc.» ou «plusieurs autres personnalités». La traduction russe répare ces lacunes. Le fait qu'il s'agit d'une pure description d'un monument connu, ces compléments ne touchent en aucun cas le contenu du chapitre comme dans l'exemple précédent.

Pour intervenir dans le corps du texte traduit, la méthode de traduction la plus souvent utilisée est l'adaptation quand les éléments culturels de la langue de départ sont adaptés à la culture de la langue cible.

Bounine était avant tout un poète (84).

Иван Алексеевич Бунин был в первую очередь поэтом (82).

Le lecteur russe est habitué à ce qu'on nomme les personnes, surtout célèbres mais pas forcément, par leurs patronymes. C'est une forme de politesse et de respect qui fait la particularité de la culture russe.

Malgré leur **existence précaire**, Véra avait *son jour*, le mardi (85).

Несмотря на неустойчивость их материального благосостояния,
Вера Николаевна каждый вторник устраивала приемы (82).

Idem, quand on parle de l'épouse de Bounine, il faut également mentionner son patronyme. Dans d'autre contexte (plus bas), quand il s'agit des relations entre Vera et l'auteur, on peut se permettre et traduire «tante Vera», par exemple. Il fallait aussi expliciter en russe «son jour» dont la traduction littérale n'est pas trop claire.

Après la mort de **Véra**, je reçus **sa croix de baptême** et son alliance (85).

После смерти **тети Веры** я получила ее **православный крестик** и обручальное кольцо (82).

Lors de la traduction on peut rencontrer deux erreurs les plus courantes commises par des traducteurs. Il s'agit, d'une part, de la traduction littérale et, de l'autre, du désir d'éviter les mots étrangers afin de garder «pure» la langue maternelle. En même temps, on ne peut pas éviter les emprunts pour conserver le signe culturel original. Il peut être accompagné ou non d'une explication.

1. Les **monitrices d'enseignement ménager** y assuraient une permanence à tour de rôle, tous les **quinze jours** (87).

Монитрисы по домоводству и кулинарии дежурили здесь по очереди и менялись через **каждые две недели** (84).

2. Le diplôme de **Monitrice** en poche, je commençai à **m'en servir** à Solesmes, dans le Nord, dès octobre 1949 (87).

С дипломом **помощника учителя (монитрисы)** в руках, с октября 1949 года я начала работать **по специальности** в Солеме (84).

Dans le premier cas, le mot la «monitrice» a été traduit par un emprunt tout en se rendant compte que, dans leur majorité, les lecteurs russes ne comprendraient pas ce «statut» qui est plutôt caractéristique du monde occidental. C'est la raison pour laquelle, dans le deuxième cas, il a été donné une équivalence (auxiliaire d'un professeur) tout en mentionnant entre parenthèses le mot emprunté. Une autre spécificité de la langue française liée au délai («huit jours», «quinze jours») est traduite en russe par les «semaines» (une semaine, deux semaine).

On peut aussi apporter des précisions dans la langue cible, directement dans le corps du texte, par le biais des explicitations avec pour but de le rendre plus compréhensible et explicite.

1. C'est une fête, bien que ce **rite** présente des **dangers** (108).

Это был праздник несмотря на то, что сам обряд, **как мне казалось**, был небезопасным для родителей (98).

2. Elle regretta le départ de Chaliapine pour **Paris et son déclin, accéléré, selon elle, par sa femme, légère et dépendante** (129).

Она была очень огорчена отъездом Шаляпина **на Запад и его скитаниями** (117).

[Она была огорчена отъездом Шаляпина **в Париж и его обнищанием, которое ускорилось, по ее мнению, из-за легкомыслия и расочарительства его жены**]

Il s'agit ici du rite de baptême susceptible de présenter des «danger s». On peut deviner quel type de danger mais cela éveille des interrogations. Déjà dans le texte français, il serait mieux d'utiliser le conditionnel, ce qui a été fait dans la traduction. Le «danger» concerne les parents, surtout ceux qui étaient membres du parti communiste, ce qui a été explicité dans la traduction. Dans le deuxième exemple, l'avis de la mère de l'auteure à propos de la vie privée de Chaliapine est erroné. De ce fait, pour ne pas alourdir le texte avec des commentaires, le passage a tout simplement été supprimé. Quant à Paris, il est d'abord parti en Finlande et plus tard seulement à Paris.

1. De son mariage avec Alexandre Blandov, elle eut deux filles; l'aînée, **Natacha II**, survécut aux bouleversements des premières années de la

Révolution, tandis que **sa sœur** fut emportée par la maladie, à cinq ans (129-130).

От брака с Александром Бландовым **Наташа** родила двух дочерей. **Младшая дочь Маргарита** умерла от болезни в возрасте пяти лет. А старшая, **Наталья**, пережила потрясения первых лет революции и в **1928 году с отцом эмигрировала во Францию** (117).

2. Son séjour commença à Saint-Cloud, chez **Natacha**, qui partageait **un pavillon** avec un ménage, russe également (156).

Ее пребывание началось с Сен-Клу, где в то время жила с семьей ее дочь Наталья **Антихович**. **Типовой частный дом** был рассчитан на две семьи; соседями Натальи были также русские (133).

La mère de l'auteure, sa sœur ainée et sa nièce (la fille de sa sœur) s'appelaient Natacha. Pour faire la différence, l'auteur a ajouté au nom les chiffres romains I, II, III, ce qui serait perçu bizarrement par le lecteur russe, car on utilise les chiffres romains pour les membres de la dynastie impériale, pour la hiérarchie ecclésiastique, etc. Il serait correct en russe d'utiliser les formes de «sœur aînée/cadette». La sœur emportée par la maladie dans le texte français n'a pas de prénom. Par respect, dans la traduction russe, nous avons ajouté son prénom Margarita. Une autre explicitation a été faite pour compléter la phrase française – «elle survécut aux bouleversements des premières années de la Révolution» – paraît inachevée. Elle a survécu et a ensuite émigré à Paris avec son père Alexandre Blandov qui «disparaît» curieusement du texte. En poursuivant le même objectif, nous avons également ajouté le nom marital de sa sœur aînée – Antikhovitch.

Au dîner, servi sur le bateau, notre palais, habitué aux saveurs de la cuisine française, est surpris par les harengs à la vinaigrette sucrée, la sauce à la groseille et le choix innombrable de plats chauds ou froids. C'était la **«table ouverte»**, où tout était servi en abondance: la **Nouvelle Cuisine** n'était pas encore née! (101–102).

Во время поданного на корабле ужина, мы, привыкшие к тонкому вкусу французской кухни, были приятно удивлены селедкой в сладком уксусном соусе, соусом из смородины и бесчисленным выбором горячих и холодных блюд. Это был **«шведский стол»**, где всего было в изобилии: **«Новая кухня»** еще не родилась! (92).

Dans cette description l'auteure parle de la «Nouvelle Cuisine», ce qui demande une explicitation. Cette fois, cela a été fait en créant une note de fin: «Новая кухня» – направление в кулинарии, возникшее во Франции в 1960—1970-х годах. Его считали «революционным», так как оно нарушало существовавшие на тот момент основы французской

изысканной кухни. C'est un élément culturel français qui, sans explication, serait incompréhensible pour le lecteur russe.

Selon le linguiste et traducteur américain Eugene Nida, la recherche des équivalences pose souvent des problèmes de traduction. L'«équivalence dynamique» ou «communicative» (Brisset, *La traduction à l'épreuve des cultures: approches contemporaines* 68) permet de traduire une réalité donnée par une expression entièrement différente, ce qui présuppose une connaissance profonde du contexte culturel dans les deux langues. Selon Nida, cette quête d'équivalence se fait dans cinq domaines: l'écologie, la culture matérielle, la culture sociale, la culture religieuse et la culture linguistique (*Linguistics and Ethnology in Translation-Problems* 196).

Notre enseignement était adapté à leurs désirs et à leur niveau, celui du **certificat d'études** (92).

Наше образование максимально учитывало их стремления, и в конце обучения они получали **свидетельства о неполном среднем образовании** (87).

Dans cet exemple le certificat d'études correspond au certificat de «l'enseignement secondaire incomplet».

1. L'homme comblé ne dure pas, **dit le Psalmiste.** (152).

Как говорится в псалме 48: «Но человек, пребывающий в почете, не уразумел...

2. Heureusement, le **temps est un bon médecin et calme la douleur** (167).

К счастью, **время лечит и успокаивает боль** (140).

3. Les «anciens» ont souffert et continuent à souffrir; les jeunes travaillent à **l'avènement des lendemains qui chantent...** (121).

Старшее поколение страдало и продолжало страдать. Молодые работали **в ожидании наступления светлого будущего...** (108).

Quand il s'agit de la traduction de dictions, de proverbe, de psaume, etc., il est bien préférable d'aller chercher les équivalents existants au lieu de les traduire à la manière du traducteur. Dans l'exemple ci-dessus, il a été ajouté le numéro du psaume. Dans le deuxième cas, nous avons l'équivalent dans la langue cible. Ici, nous avons également la transposition, c'est-à-dire le passage d'une catégorie grammaticale à une autre sans altérer le sens de l'énoncé, autrement dit, un changement de structure grammaticale tout comme dans le troisième exemple.

La traduction de l'humour, des phrases qui font rire représentent un autre défi. Il existe un certain discours relatif à l'intraduisibilité de

l'humour. Dans notre cas, la tâche a été partiellement «simplifiée» par le fait que certaines blagues ou anecdotes, qui figurent dans le texte original, ont été initialement traduites du russe vers le français. Donc, trouver des équivalences n'était pas la chose la plus compliquée. Dans notre exemple ci-dessous, la traduction est presque littérale.

Deux soviétiques bavardent: nos savants viennent de découvrir qu'Adam et Eve étaient soviétiques! – Comment cela? – Mais oui, ils étaient nus et n'avaient à manger qu'une pomme pour deux; en plus de cela, ils se croyaient au paradis (146).

Два советских человека болтают, «Наши учёные недавно открыли, что Адам и Ева были советскими людьми». «Как это?» «О, да! Они были голыми, из еды у них было одно яблоко на двоих, и к тому же, они думали, что живут в раю! (127).

En revanche, dans d'autres cas, nous nous sommes parfois confrontés à des passages d'intraduisibilité. Dans l'exemple ci-dessous, il est difficile, voire impossible, de trouver dans la langue cible un équivalent au mot «camarade» dans son usage autre que sa traduction littérale.

À cause de ces insectes piqueurs nous avons eu des jambes enflées, les yeux bouffis [...] et ... le plus vif désir de quitter ce lieu inhospitalier [...]. Le père Bernard a trouvé le mot de la fin: «Adieu, **Camarade!**» (109).

Из-за укусов этих жалящих насекомых у нас распухли ноги и отекли глаза [...]. Нашим самым заветным желанием было покинуть это негостеприимное место [...]. Отец Бернар нашёл подходящие прощальные слова: «Прощай, **Ко(а)марАд!**» (99).

Le père Bernard, qui connaissait le russe, a utilisé le «camarade» en faisant référence, certes, aux «camarades soviétiques» mais surtout pour décrire l'enfer créé par des moustiques. C'est un jeu de mots phonétique avec des mots homophones. Dans la langue d'arrivée cela pourrait être considéré comme un emprunt puisque le mot français contient deux mots russes qui sont compréhensibles pour le lecteur maîtrisant le russe, certes, après une explication préalable. La solution trouvée est la préservation de la forme sonore du mot du texte source en lui donnant le sens sous-entendu dans l'original qui joue bien avec la sonorité des deux mots russes «ко(а)мар» («camar») et «ад» («ade») pour décrire la situation dramatique liée à l'invasion des moustiques. Pour cela, dans la traduction russe, nous avons utilisé les majuscules «**Ko(а)марАд**» («CamarAde») pour rendre plus explicite l'usage de ce mot par le père Bernard dans la langue cible. En termes de stratégie de traduction, on peut parler de «transcréation», utilisée

plutôt dans le domaine de la publicité et du marketing. Nous avons ici une adaptation complète du mot au lecteur de la langue cible.

Dans les exemples qui suivent, nous verrons comment le traducteur procède si l'auteur véhicule des informations trompeuses, involontairement ou non. Quelle posture prendre quand il rencontre de fausses interprétations, des maladresses, des erreurs dites «techniques», etc.? Le plus simple pour nous a été l'introduction des notes de bas de page.

Borodine lui [à la grand-mère de l'auteure] dédia la romance *Vers les rives de la lointaine Patrie...* (43).

Бородин посвятил ей роман «Для берегов отчизны дальней...» **на стихи Пушкина...** (43). [«На стихи Пушкина» dans l'original était dans les notes de bas de page.]

Notes de fin: Ошибка редакции: роман «Для берегов отчизны дальней...» композитор Александр Бородин посвятил своей жене – Екатерине Сергеевне Бородиной⁶.

Parfois, une intervention dans le corps du texte traduit s'impose afin d'éviter de trop nombreux commentaires. Le choix dépend entièrement de la décision du traducteur. Le plus souvent il s'agit d'inattention ou de mauvaise connaissance de l'auteure en ce qui concerne l'exactitude des dates, des chiffres, des noms et des fonctions des institutions, etc. Quand ces imperfections du texte de départ passent inaperçues pour le lecteur, cela ne compromet pas sa crédibilité. Citons quelques exemples:

En revanche, jamais ma mère n'allait en pèlerinage au mausolée du Père de la Révolution, **attitude qui aurait pu nuire à sa carrière** (98).

Мама, как признавалась мне, ни разу не совершила паломничества в мавзолей отца октябрьской революции: **это было тоже редкостью для гражданина СССР** (90).

«Attitude qui aurait pu nuire à sa carrière» a été traduit par «это было тоже редкостью для гражданина СССР» [«c'était aussi rare pour un citoyen soviétique»], car le fait de ne pas visiter le mausolée ne pouvait pas nuire à la carrière de quelqu'un, c'est une interprétation erronée de l'auteure. Dans le «régime» de lecture rétrospective de la traduction, «pour un citoyen soviétique» ne paraît pas tellement approprié: «pour un Moscovite» serait nettement mieux.

6. Erreur de la rédaction: le compositeur Alexandre Borodine a dédié la romance *Vers les rives de la lointaine Patrie...* à son épouse, Ekaterina Sergueïevna Borodine.

À Moscou, le bureau qui délivre les visas, l'OVIR, organe du KGB, fait naître l'anxiété, la crainte, et vous rend tout petit devant ce colosse (155).

В Москве ОВИР, который занимался выдачей советским гражданам разрешений на выезд (он контролировался КГБ), вызывал тревогу и опасения людей, превращая их в маленьких человечков перед таким колоссом (132).

«Le bureau qui délivre les visas, l'OVIR, organe du KGB», a été traduit par «ОВИР, который занимался выдачей советским гражданам разрешений на выезд (он контролировался КГБ)» [«L'OVIR, chargé de délivrer les autorisations de sortie aux citoyens soviétiques, a été contrôlé par le KGB»], car cette structure ne faisait pas partie du KGB mais du ministère de l'Intérieur.

Conclusion

La langue fait partie de la culture et «les mots ne peuvent être compris correctement en dehors des phénomènes culturels locaux dont ils sont les symboles» (Nida, *op. cit.* 207). Un linguiste, un traducteur, qui ont une certaine connaissance de la culture, de l'anthropologie, sont toujours mieux placés par rapport à leurs confrères. Il ne faut donc pas négliger cette valeur pratique qui est mieux comprise par un linguiste.

L'essence de la traduction est la transmission du même message d'une langue à une autre qui tient compte de la culture de la langue source et de la langue cible. La traduction «nécessite toujours une adaptation complète du document d'origine à un public qui se caractérise par des habitudes différentes, des goûts différents, des modes de pensée différents, des comportements différents» (Gouadec, *op. cit.* 3). En fin de compte, c'est la défense de la langue d'arrivée qui incombe avant tout au traducteur. Néanmoins, il ne faut pas oublier la convergence entre le texte de départ et celui d'arrivée après les adaptations linguistiques et culturelles faites. L'acte de traduction représente en soi un transfert culturel.

La transmission du culturel fait partie des tâches du traducteur qui a comme objectif de faire connaître une œuvre/un auteur à un lecteur étranger. Il faut cependant tenir compte du fait que l'analyse de la même expérience du monde, d'une langue à l'autre, se fait différemment. Cela ne signifie absolument pas que ces cultures/civilisations ne peuvent pas se comprendre.

Il faut penser à la traduction des textes autobiographiques, qui de plus couvrent de longues périodes historiques, dans un cadre culturel dans son sens le plus large, langue et culture étant indissociables.

Bibliographie

- Antoine, Fabrice, «Lexiculturel, traduction et dictionnaires bilingues», in Fabrice Antoine et Mary Wood (dirs.), *Humour, culture, traduction(s)*, Cahiers de la Maison de la Recherche, Lille, Atelier 19, 1999, p. 11-18.
- Balaṭchi, Raluca-Nicoleta, «Défis de traduction d'un genre: l'autobiographie», Atelier de traduction, Éditions de l'Université de Suceava, n° 18, p. 109-123.
- Berman, Antoine, *Pour une critique des traductions: John Donne*, Paris, Gallimard, 1995.
- Berman, Antoine, *L'Âge de la traduction*, Paris, Presses universitaires de Vincennes, 2008.
- Brisset, Annie, «La traduction à l'épreuve des cultures: approches contemporaines», in Lucia Quarquarelli et Katja Schubert (dirs.), *Écritures*, n° 7, Presses universitaires de Paris Ouest, p. 65-93.
- Casanova, Pascale, *La République mondiale des Lettres*, Paris, Seuil, 2008.
- Cordonnier, Jean-Louis, «Aspects culturels de la traduction: quelques notions clés», in *Meta*, 47 (1), 2002, p. 38–50: <https://doi.org/10.7202/007990ar>, (consulté le 30 septembre 2023).
- Cordonnier, Jean-Louis, *Traduction et culture*, Paris, Didier, 1995.
- Gouadec, Daniel, *Le traducteur, la traduction et l'entreprise*, Paris, AFNOR, 1989.
- Darwich, Mahmoud, *La terre nous est étroite et autres poèmes*. Préface inédite et choix de l'auteur, traduit par E. Sanbar, Paris, Gallimard, 2000.
- Derrida, Jacques, *Le monolingisme de l'autre*, Paris, Galilée, 1996.
- Gide, André, *Si le grain ne meurt*, Paris, Gallimard, 1926.
- Gile, Daniel, *La traduction. La comprendre, l'apprendre.*, Paris, PUF, 2005.
- Jeanrenaud, Magda, *La traduction là où tout est pareil et rien n'est semblable*, Bucarest, EST-Samuel Tastet Éditeurs, 2012.
- Jeon, Mi-Yeon et Brisset, Annie, «La notion de culture dans les manuels de traduction», in *Meta*, vol. 51, n°2, juin 2006, p. 389–409: <https://doi.org/10.7202/013264ar>, (consulté le 12 octobre 2023).
- Lavieri, Antonio, «Des mondes et des versions: quand traduire c'est faire», in Antonio Lavieri (dir.), *L'imaginaire du traduire*, Paris, Classique Garnier, 2023, p. 7-12.
- Lefevere, André et Bassnett, Susan, “Introduction: Proust’s Grandmother and the Thousand and One Nights: the ‘Cultural Turn’ in Translation Studies”, in Susan Bassnett and André Lefevere (dir.), *Translation, history and culture*, London, Printer Publishers, 1990, p. 1-13.
- Lejeune, Philippe, *Le Pacte autobiographique*, Paris, Seuil, 1996.

Mille et un visages de la francophonie. Pragmatique et poétique de la diversité

- Lejeune, Philippe, *L'autobiographie en France*, Paris, Armand Colin, 2010.
- Macura, Vladimir, «Culture as Translation», in Susan Bassnett and André Lefevere (dir.), *Translation, history and culture*, London, Printer Publishers, 1990, p. 64-70.
- Masson, Jean-Yves, «De la traduction comme larcin: profondeur et fécondité d'un canular de Deszö Kosztolányi («Le traducteur cleptomane»)», in Gius Gargiulo, Florence Lautel-Ribstein (dirs.), *De la pensée au langage, mélanges offerts à Jean-René Ladmíral*, Paris, Michel Houdiard, 2013, p. 181-194.
- May, Rachel, *The Translator in the Text: on Reading Russian Literature in English*, Northwestern University Press, Illinois, Evanston, 1994.
- Maurois, André, «L'autobiographie», in *Aspects de la biographie*, Paris, Au sans pareil, 1928, p. 128-155.
- Meschonnic, Henri, *Poétique de traduire*, Lagrasse, Verdier, 1999.
- Mounin, Georges, *Les problèmes théoriques de la traduction*, Paris, Gallimard, 1963.
- Mounin, Georges, *Linguistique et traduction*, Bruxelles, Dessart et Mardaga, 1976.
- Mouromzeff, Tatiana, *À la recherche de ma Russie*, Lille, Adlis, 2006.
- Nida, Eugene, "Linguistics and Ethnology in Translation-Problems", *WORD*, 1945, n° 2, p. 194-208: DOI: 10.1080/00437956.1945.11659254, (accessed November 12, 2023).
- Nida, Eugene and Taber, Charles, *The theory and practice of translation*, Leiden, E. J. Brill, 1969.
- Paz, Octavio, «Traducción: literatura y literalidad», in *El reverso del tapiz: Antología de textos teóricos latinoamericanos sobre la traducción literaria*, Budapest, Eötvös József, 2003, p. 157-166.
- Reiss, Katharina and Vermeer, Hans, *Towards a General Theory of Translational Action. Skopos Theory Explained*, Manchester, St. Jerome Publishing, 2013.
- Schwerter, Stéphanie, «Tout est dans la taille des carreaux. Les erreurs culturelles: un défi en traduction littéraire», in Stéphanie Schwerter, Catherine Gravet et Thomas Barège (dirs.), *L'erreur culturelle en traduction*, Villeneuve d'Ascq, Septentrion, 2019, p. 35-50.
- Starobinski, Jean, *La relation critique*, Paris, Gallimard, 1970.